

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Délira Cannelle* de Jeanne-D'Arc Jutras**
De Géorgie à Délira.

Gilles Cossette

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1984). Compte rendu de [*Délira Cannelle* de Jeanne-D'Arc Jutras : de Géorgie à Délira.] *Lettres québécoises*, (33), 39–39.

Délira Cannelle

de Jeanne-D'Arc Jutras

(Éd. Québec-Amérique)

De Georgie à Délira.

Cinq ans après un roman très remarqué, *Georgie* (Éditions de la Pleine Lune, 1978), Jeanne D'Arc Jutras vient de publier, aux éditions Québec-Amérique, un deuxième roman intitulé *Délira Cannelle*.

Georgie restait assez près de la confiance pure, d'une franchise parfois troublante. Le récit était chargé d'émotion mais sans apprêt, d'un naturel rare dans la tribu littéraire; il était parfois gauche, parfois abrupt, mais toujours extraordinairement vivant. Dans *Délira Cannelle*, il est d'une facture plus soignée, sans rien perdre de sa verdeur. Jeanne D'Arc Jutras a mis une sourdine aux grandes orgues de l'émotion. Elle maîtrise mieux ses moyens; comme si le moteur, après l'explosion initiale, se mettait à ronronner. Il se pourrait même que *Georgie* et *Délira Cannelle* soient les premiers tomes d'un cycle. On retrouve en effet, dans *Délira Cannelle*, quelques-uns des principaux personnages de *Georgie*: Georgie elle-même, la narratrice, caissière homosexuelle, Christian, le fils du patron, P'tit Maurice et Irène, amis d'enfance de Georgie, sa soeur Flo, sa mère. *Délira Cannelle* prolonge *Georgie* et l'enrichit, l'approfondit. Tous ces personnages y gagnent de l'épaisseur, deviennent plus vivants, plus attachants, et en particulier Georgie elle-même, à l'époque où elle courait les ruelles avec P'tit Maurice et se consumait d'amour pour Irène. Elle n'est pas banale, cette gamine mal embouchée, formée à la dure école de la pauvreté, petite lesbienne passionnée, garçonnière sans coquetterie mais fière, brave, droite, allergique à l'injustice, à l'hypocrisie, à tout ce qui menace la liberté. Ses conversations avec P'tit Maurice, galopin qui l'aide à ramasser et vendre des bouteilles vides, sont parmi les épisodes les plus savoureux de *Délira Cannelle*. Qu'il est touchant, ce couple de pauvres petits diables mal débarbouillés, âpres partenaires, vagabonds

inséparables qui se manifestent gauchement leur affection en se chamaillant! Leur dialogue, en vrai *joual*, est d'une remarquable authenticité. Jeanne D'Arc Jutras sait transcrire fidèlement le parler populaire, et elle ne le fait pas à moitié, comme tant d'écrivains québécois qui, sous prétexte de transposition et au nom de la littérature, font parler des personnages d'ici comme des héros cornéliens; (sans parler de ces écrivains français qui font *jaspiner* leurs personnages québécois comme des *titis* parisiens). Certes, il se trouvera des lecteurs pour pincer le bec en lisant des phrases comme: «Pourquoi tu varies su'l bumper, si t'as pas la baboune?» ou: «Scrammons d'icitte, ça sent trop la schnoutte!». Ces délicats n'ont qu'à retourner lire les *Mémoires* de Saint-Simon. Ils n'empêcheront pas Georgie de continuer à soupirer pour Irène, ni sa mère de faire la lessive avec sa vieille Connor, ni Yvonne la cochonne de vendre des bouteilles à Ti-Bateau, ni Délira Cannelle de jouer au bingo. Ils n'empêcheront pas ces personnages («gens du silence» eux aussi, qui se situent très exactement aux antipodes des modèles de Saint-Simon), de prendre la parole à leur tour, envers et contre tout, comme Georgie, qui avait un jour

affirmé sa différence et son droit à la différence, et l'avait fait *publiquement*, enfin, elle qu'on avait condamnée, comme tant d'autres, au silence, à l'obscurité, à la honte, à la peur...

Délira Cannelle, le nouveau personnage de Jeanne D'Arc Jutras, veut elle aussi pousser ce qu'elle appelle «son grand cri», ambition qui déclenche les sarcasmes de son mari Adéodat, prisonnier comme elle d'une vie absurdement étriquée.

— *Oui! Je fais des mots croisés 24 heures par jour. Pis après? claque Adéodat, fonçant sur elle avec sa chaise roulante. Madame s'est pas vue, les yeux dans le vague, après avoir lu ses horoscopes! Parlons-en, de sa grosseur, ses bingos du jeudi soir, son grand cri sur le bord des lèvres, ses voyages à Rome pour aller voir le pape.* (p. 113)

Délira et Adéodat sont aussi insignifiants et dépossédés l'un que l'autre, avec cette différence qu'Adéodat tourne en rond, dans sa chaise roulante, qu'il a renoncé à tout dépassement, tandis que Délira, dont la vie n'a pourtant été qu'une longue suite de déceptions, croit encore à la possibilité et à la nécessité de réaliser un rêve et donc de changer sa propre vie, ne serait-ce que le temps d'un défi. Et c'est elle qui gagne, semble-t-il. On pourrait reprocher à Jeanne D'Arc Jutras d'avoir raconté trop discrètement cette victoire finale, de la laisser se perdre dans le flot des menus événements quotidiens, de ceux qui parviennent jusqu'à la caissière Georgie, dans la petite épicerie où elle voit circuler tant d'êtres comme Délira Cannelle, «gens ordinaires» qui décident un jour de «se prendre en main», comme dit Jeanne D'Arc Jutras. Jeanne D'Arc Jutras qui parle si bien du petit monde de Georgie, avec tant de simplicité et de sincérité, que l'on souhaite qu'elle continue. □

